Zeitschrift: Éducateur et bulletin corporatif : organe hebdomadaire de la Société Pédagogique de la Suisse Romande

Herausgeber: Société Pédagogique de la Suisse Romande

Band: 65 (1929)

Heft: 5

Heft

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 28.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LXVe ANNÉE
No 5.

2 MARS
1929

L'ÉDUCATEUR

DIEU HUMANITÉ PATRIE

SOMMAIRE : L. Ray Ogden : *Ombres et lumières de la vie d'établissement.* — Albert Chessex : *Du nouveau en composition française.* — Marguerite Evard : *Troisième journée d'éducation à Neuchâtel.* — Ch. Lugeon : *Orientation professionnelle, suite.* — Partie pratique : *Géographie locale.*

Un arrangement avec le Centre d'Action qui organise annuellement la *Conférence romande en faveur des enfants difficiles* nous permet d'offrir en une seule fois à nos lecteurs cette remarquable étude présentée en novembre à Genève en même temps que les *Réflexions* de M. C. A. Loosli déjà publiées par *L'Educateur*. Ces deux travaux vont paraître avec quelques commentaires en une brochure spéciale ; nous la recommandons à tous ceux qui voudraient faire connaître autour d'eux, à nos membres de Comités, à des autorités de surveillance etc., l'effort du *Centre d'Action* (Genève, 44 rue des Maraîchers).

Réd.

OMBRES ET LUMIÈRES DE LA VIE D'ÉTABLISSEMENT

A l'époque où le jeune Alexandre s'appliquait à dompter la fougue de Bucéphale dans les enclos du roi de Macédoine, les philosophes et les savants traitant de l'éducation de l'enfant, discutaient les mérites de la famille et des internats. Aristote attribuait les misères de l'homme aux défauts de sa nature, Platon en rendait responsables les institutions. Bien plus tard Kropotkine devait conclure que les hommes partout valent mieux que leurs institutions. Pour ma part, je suis certain que l'histoire du monde eût été bien différente si Alexandre avait été élevé dans un établissement dirigé par Aristote, au lieu de n'avoir eu celui-ci que comme précepteur dans le palais de son père.

Nous avons encore des établissements. Ils tiennent dans la vie de toutes les grandes communautés, de tous les Etats, une place dont il faut tenir compte. Nous devrions maintenant être en mesure de dire s'ils ont justifié leur raison d'être ou s'ils ont pleinement prouvé qu'ils ne sont pas dignes d'exister.

Dans une récente réunion de travailleurs sociaux aux Etats-Unis, le débat principal porta sur la justification des internats pour enfants. Un des plus fameux directeurs d'asiles pour enfants

abandonnés posa en principe que les établissements ne préparent pas l'enfant à des relations sociales normales en dehors des murs de l'internat. Il y a quelques mois à peine, j'entendais le directeur d'une grande institution déclarer qu'une famille que l'on coterait 6 sur 10, c'est-à-dire en somme médiocre, était, du point de vue de l'enfant, supérieure à n'importe quel établissement.

On accorde universellement que la vie d'internat ne donne pas à l'enfant individuel l'occasion de se développer normalement, que le gouvernement militaire ou semi-militaire de bataillons et de masses, non seulement exclut toute pensée et tout acte indépendants, mais qu'il les supprime au nom de l'autorité. Dans un tel milieu, l'enfant ou bien devient dans une grande machine un rouage dépourvu de toute personnalité, ou bien il y sera comme un corps étranger ; il s'y fera broyer non sans causer du tort peut-être à la machine entière. Il est possible certes que le développement d'une individualité ait là son point de départ, mais alors cette carrière sera vraisemblablement animée d'un désir de vengeance. Une fois lancé dans cette voie, il est presque impossible d'en changer, et bien souvent en effet, il n'y a pas de changement avant ceux qu'impose plus tard la rude main de la vie.

On déplore universellement que les enfants d'établissements soient, sans qu'il y ait eu de faute de leur part, privés de ce à quoi tout enfant a un droit primordial, de ce à quoi son âme même aspire : une compréhension sympathique, une aide et des soins affectueux. N'est-il pas tragique en effet qu'un enfant aussi innocent, aussi capable de développement qu'un autre, soit par un pur hasard, privé de tendresse, et, qu'à cause de cela, il devienne un être froid, méfiant, renfermé ? Ce n'est pas seulement l'enfant, c'est l'institution aussi, c'est la société en général, qui paient chèrement ce raccornissement de tant de jeunes vies. Peut-on s'étonner que ce mot d'ordre ait surgi un peu partout : « A chaque enfant une famille ».

Depuis huit ans, mon temps et mon attention ont été spécialement consacrés à des établissements pour enfants. J'ai travaillé dans des conditions très variées en Asie et en Europe avec des garçons de différentes nationalités. Peut-être certains de ces internats ont-ils été plus nombreux qu'aucun autre. Dans l'un d'eux, où j'ai passé quatre années, il y avait 5000 garçons auxquels un comité américain avait fourni un refuge au temps des massacres de Turquie. A peu de distance de là, il y avait une autre maison avec 6000 jeunes filles, et bien d'autres institutions plus petites étaient

dispersées à travers le pays. Depuis lors, pendant quatre ans à peu près, j'ai vécu dans un établissement de 1000 garçons, mais chaque année j'ai consacré quelques mois de mon été à plusieurs autres institutions.

J'ai vu des orphelinats très divers ; les uns paraissaient fondés sur une philosophie nietzschéenne ; d'autres se suicidaient dans le sentimentalisme. J'ai eu le cœur déchiré à la vue des souffrances silencieuses d'enfants innocents et des angoisses tout aussi grandes de maîtres et de directeurs dont on se moquait. Et combien pitoyables ces attitudes mentales qui se maintiennent, longtemps après que les torts matériels ont été réparés, cet esprit de haine nourri par un constant désir de vengeance ! Il y a là le point de départ de carrières criminelles qui ne sont pas le fait de l'hérédité, ni des influences de camarades vicieux, mais qu'ont provoquées des malentendus entre adolescents et adultes également sincères, également bien intentionnés.

Dans un orphelinat où j'ai eu à diriger des garçons pendant l'été, l'anarchie était complète. Ce n'étaient pas les injures des jeunes gens, c'étaient leurs coups que les maîtres redoutaient. Le directeur avait perdu tout contrôle, l'indiscipline rendait un garçon populaire, l'inconduite et la délinquence s'étalaient, la maison était une serre chaude de jeunes criminels, et pourtant la suite des événements montra que plusieurs des maîtres, et le directeur lui-même, étaient parmi les meilleurs que l'on pût trouver.

Ailleurs cela n'allait pas mieux, mais l'économe était ravi à la pensée que les plus âgés de ses garçons allaient être pris par la caserne et que là, pour la première fois de leur vie, ils apprendraient la valeur de l'obéissance, de la coopération, de la discipline. En attendant, ils passaient leur esprit aux plus jeunes.

Je sais l'histoire d'un nombre considérable de jeunes gens de toutes sortes d'institutions : naufrages de corps, d'esprits et d'âmes dûs à une administration massive, incapable de comprendre l'individu, — qui sont navrants en vérité. On comprend le mouvement qui dans tous les pays civilisés réclame pour chaque enfant un foyer. Comment ne pas trouver convaincant cet argument, qu'on ne peut attendre des individus normaux, sains et heureux, que d'enfants élevés dans des milieux où, comme au foyer familial, il y a place pour un développement et des initiatives individuelles, où la sympathie et la compréhension sont individuelles et non collectives. « A chaque enfant une famille ».

Oui ; mais, si les institutions sont l'antithèse de tout ce que demande l'amour, la loi, la charité, comment se fait-il qu'elles aient persisté jusqu'à nos jours ? C'est sans doute qu'elles sont une nécessité. Il y a plus d'enfants malheureux que de foyers heureux pour les recevoir. Les établissements sont acceptés dans le monde entier avec des réserves, comme un mal nécessaire, comme ces maisons à la vieille mode où nous séjournons tant qu'on n'a pas achevé de bâtir pour nous la maison avec tout le confort moderne où nous nous réjouissons d'entrer. Un mal nécessaire, qui persiste *seulement* parce que nous ne pouvons *pas encore* nous en passer.

Mais l'avenir ? Est-il probable que nous puissions nous passer bientôt des institutions ? que le nombre des enfants qu'on y a envoyés jusqu'ici diminue sensiblement ? que le nombre des mères capables, ou des femmes douées d'instincts maternels, qui peuvent rester au foyer pour donner à des enfants d'autrui les soins dont ils ont besoin aille en augmentant ? Je n'aime pas à paraître pessimiste, mais je suis loin de voir l'avenir en rose.

Nous vivons à une époque où même les relations humaines se transforment rapidement. Le divorce n'est qu'un des symptômes de la désagrégation morale et sociale qui se poursuit. Quand tout change autour de nous, pourrons-nous adapter nos institutions au besoin croissant que nous avons d'elles ?

Pendant les années que j'ai passées dans des établissements où des milliers d'enfants étaient entretenus avec de l'argent de l'étranger, j'ai beaucoup entendu parler de placement dans des familles. Des discours bien intentionnés m'ont intéressé, et souvent indigné. Que de généralisations hâtives ! En classe ne savons-nous pas que sur dix cas qui nous donnent de la peine, il y en a au moins sept où ce sont les parents et non pas l'enfant qui sont à blâmer ? Après avoir éliminé toutes les familles indésirables pour les raisons auxquelles j'ai fait allusion, a-t-on fait le départ entre celles qui désirent fournir à un enfant un foyer normal et sympathique et celles où l'on est heureux d'avoir un petit commissionnaire gratuit ? A-t-on fait une étude comparée de ce que l'établissement et la famille peuvent fournir en fait de nourriture et de sommeil insuffisants, de surmenage, des occasions de se baigner ou de changer de linge, des circonstances propres à développer ce complexe d'infériorité qui engendre une soumission muette ? Et quand l'enfant a fait connaître ses griefs, de combien d'amour maternel a-t-on fait preuve à son égard ? Quand il lui sera apparu qu'il avait toujours tort et son patron toujours raison, aura-t-il trouvé le courage de dire

encore la vérité à la prochaine visite de l'inspecteur ? J'aurais d'autres questions à poser encore.

Je ne suis pas convaincu du tout que placer un enfant malheureux dans une famille plutôt que de l'élever dans un établissement soit une garantie de développer son initiative et de faire de lui une personnalité rayonnante. Il n'y a pas de vertu dans le seul fait de vivre dans une famille, pas plus qu'il n'y a de malheur dans le seul fait d'être dans une institution. Sans doute, beaucoup de mes observations ont été faites dans des pays bouleversés par la guerre, mais j'ai vu de très près un royaume bien ordonné, et dans d'autres pays, en Suisse même, j'ai trouvé, sans les chercher, des circonstances toutes pareilles.

J'ai aussi, récemment, parcouru les laiteries et les fermes suisses pour étudier vos méthodes d'élevage. Les réponses qu'on y a faites à mes questions m'ont intéressé et surpris ; des comparaisons s'imposaient. Comme on parlerait différemment de nos institutions pour enfants, si nous y apportions le même soin que dans vos fermes à profiter de toutes les expériences spécialisées des générations précédentes ! Pas un vacher dont la voix, les tapes amicales, et toute la manière d'être ne fût de nature à persuader au bétail qu'il était uniquement préoccupé de leur bien-être. Jamais dans vos étables, je n'ai vu des bêtes d'âge différent soumises exactement au même genre de vie ; jamais aucun membre de la famille ne se jugeait trop important ou trop occupé pour aller faire les foins et fournir aux vaches le meilleur aliment possible.

Il n'y a pas quinze jours que les journaux rapportaient le récit d'une tragédie dans un établissement pas très loin d'ici : un des garçons tuant à coups de hache le fils, âgé de quinze ans, du directeur de l'institution. Je m'excuse de rappeler une si triste histoire, mais elle illustre bien notre problème. Tristement mais sérieusement, je demande si aucun éleveur de chevaux ou de chiens, aucun fermier, permettrait à son valet d'irriter à ce point l'un quelconque de ces animaux. Ah ! si nos futurs citoyens, même ceux qui sont forcés par les circonstances de vivre dans des établissements, pouvaient avoir les mêmes soins éclairés que nos « Franches-Montagnes » et nos « Simmenthal ! »

Si nous acceptons cette idée, qu'il faut compter sur des établissements pour élever la majorité des enfants abandonnés, il est non seulement juste, mais indispensable, de donner à ces internats plus d'attention, plus de sympathie, plus de pensée compétente. Pou-

vons-nous les rendre responsables de tant d'enfants incapables de faire face aux problèmes de la vie, qu'ils déversent dans le monde année après année, aussi longtemps que le public en général, le corps enseignant et les médecins, ne les considèrent que comme un expédient, un pis-aller, un mal temporaire et nécessaire? Nous n'avons donné ni le temps, ni l'attention qu'il faudrait à la formation des maîtres, des économes, des directeurs de ces institutions. Ceux qui prennent là soin de tant de citoyens de demain, n'ont pas une situation sociale comparable à celle qui est faite à ceux auxquels nous confions nos abeilles, nos chrysanthèmes, nos choux ou nos veaux. Et pourtant quelle science ou quelle profession offre plus de problèmes ? laquelle est plus riche en possibilités ?

Que de problèmes en effet, dans un groupe de garçons, surtout si parmi eux il en est qui possèdent des qualités de meneurs ! Si l'établissement ne leur laisse pas assez leurs coudées franches, s'il ne leur donne pas suffisamment d'occasions de dépenser leur trop-plein d'énergies, le problème est celui d'une chaudière à vapeur à laquelle il faut une soupape de sûreté. De toutes façons des questions se posent. Si elles font à la petite communauté une réclame fâcheuse, les membres du comité, des éducateurs, des amis, des patriotes se précipiteront à la rescousse en offrant avis et conseils. Livres, brochures, discours de sur-surintendants et d'inspecteurs abonderont. L'un conclut ses remarques par ces mots : « Le grand secret, c'est de se rappeler sa propre enfance »; un autre prônera cette plus grande de toutes les vertus, le courage; un troisième prêchera avec ferveur la patience; beaucoup conseilleront l'amour : il faut aimer l'enfant pour s'en rendre maître.

Qu'est-ce que le directeur d'établissement va faire de ces platitudes quand il passera en revue l'un après l'autre les problèmes qui se posent à lui ? La rébellion qui gronde menée par quelques casse-cou chercheurs d'aventures ? La patience est-elle une vertu en présence d'une tempête qui s'élève ? Le courage est-il un drap que l'on puisse jeter à la tête d'un animal étrange dont on ne sait pas s'il va foncer, fuir ou rallier à son aide ses compagnons embusqués ? Peut-on se forcer à aimer quelque chose ou quelqu'un avant qu'il ne soit devenu aimable ? Et tous les enfants de nos établissements sont-ils aimables à tous points de vue ? Que penserait-on de recettes pareilles, s'il fallait les appliquer dans un laboratoire ? Quelle note marquerait-on à un étudiant qui rendrait une solution qu'on lui aurait donné à analyser, en disant qu'après l'avoir flairée, goûtée, bouillie, secouée et filtrée, il n'a

obtenu aucun précipité ? Ces inconnues qui arrivent dans les laboratoires que sont nos internats ont des traits mentaux et moraux bien définis et quand tous ces éléments sont fondus en un seul, il en résulte un composé chimique très complexe. Nous avons une tâche qui demande toute l'application, l'amour, la patience, le courage requis par d'autres examens ; elle veut la même finesse, la même analyse qualitative et quantitative. Et en outre il nous faut une bonne mesure de perspicacité, de prévoyance et d'habileté pour reconnaître des changements d'attitude et d'intentions aussi légers que ceux que décèle le papier de cobalt. Nous ne pouvons pas être fiers de notre travail, ni en répondre devant la société civile et devant les tribunaux, si cet équipement nous fait défaut et si nous nous contentons de formules toutes faites, de mots d'ordre et d'équivoques.

Je me demande si les établissements comme tels peuvent être condamnés en bloc, à meilleur droit que tous les chirurgiens ou tous les monarques. Je pense à certaines images collectives où des méthodes de gouvernement tiennent une très grande place : le fouet du négrier ; la houlette du berger, impliquant une soumission aveugle et moutonnière à une autorité peut-être bienveillante ; le bâton du chef d'orchestre, qui, placé au premier plan, dirige lui-même tout le mouvement. J'aimerais vous dire où, selon moi, devrait se placer le directeur du chœur. Dans un système efficace et vraiment satisfaisant, le directeur n'occupe pas lui-même l'avant-scène. Il est assis dans l'auditoire et se contente d'avoir déjà si bien fait son travail qu'il puisse avec confiance passer le bâton à l'un ou à l'autre d'une douzaine de ses chanteurs, et se donner le plaisir de le voir diriger ses camarades dans une belle harmonie.

Dès que nos institutions pourront être pourvues de directeurs et de collaborateurs préparés à se retirer volontairement à l'arrière-plan et que ceux-ci y seront disposés aussitôt que leurs élèves seront en mesure d'assumer des responsabilités, — nos institutions justifieront leur existence, et le feront avec honneur.

Mes récentes expériences dans un orphelinat de mille garçons, qui avait des ateliers, son jardin et toutes les occasions d'expérimenter et d'observer qui en résultent — mon travail et mes visites dans d'autres établissements analogues, me permettent de faire en toute bonne foi cette déclaration relative à l'éducation d'internat : Je suis convaincu que, dans des conditions favorables — et j'entends par là des conditions de vie qui tiennent compte de quelques-uns des facteurs les plus essentiels, et les plus simples, de la psychologie

de l'adolescent, — on peut y établir un régime de vie quotidienne et un plan de développement qui, du point de vue physique, moral et religieux, est supérieur à tout ce qui peut se trouver en dehors d'un établissement.

Dans l'orphelinat de Syra, avec ses mille pensionnaires, et un grand nombre d'allants et venants, on a pu établir un système de self-government plus libéral et plus efficace que tout ce que j'ai pu voir dans des écoles et des universités, ou que tout ce dont j'ai entendu parler. Pendant ces années, j'ai, très délibérément, permis à mes garçons d'aller se baigner, de partir en excursion, de se rendre à la cathédrale, etc., par groupes de cent unités sans qu'ils fussent accompagnés d'aucun adulte. L'étude du soir était toujours dirigée par les garçons eux-mêmes. Jour après jour, pendant plusieurs années, les garçons se réunissaient à leurs places de rassemblement et se transportaient de là à la salle à manger pour y être rendus cinq minutes après le coup de clairon sonné par un des leurs, sans qu'aucun adulte intervînt d'aucune manière. Au réfectoire, ils rejoignaient un millier de jeunes filles qui attendaient leur arrivée pour la prière. Les seuls adultes régulièrement présents à la salle à manger étaient la dame chargée de l'économat et une autre qui s'occupait des petites filles. Très souvent mes rencontres avec les chefs, au nombre de cent environ, duraient un peu au delà de l'heure du repas. Cela n'entraînait aucune perturbation ni dans le rassemblement, ni dans le pas de gymnastique par lequel on se rendait au réfectoire. A d'autres coups de clairon, les garçons prenaient leur place dans la salle d'école, à l'atelier, au jardin ou à l'infirmerie, sans aucune intervention d'adultes. Trois adultes occupés tout le jour dans les ateliers, à l'école et au bureau étaient les seules personnes qui restaient dans le bâtiment pendant la nuit en vue des cas d'accident, de maladie ou d'incendie. Ils n'étaient aucunement chargés de veiller au coucher ou au lever des garçons, et il n'y avait pas non plus aucune espèce de surveillance de nuit. Chaque centaine de garçons avait son chef âgé de 17 ou 18 ans et chaque groupe d'une douzaine était surveillé pour les détails par un chef plus jeune. L'âge de ces jeunes chefs variait avec l'âge et la taille des garçons de leur groupe.

Nos garçons étaient réputés pour leurs visages souriants et pour leur exubérance. Les visiteurs trouvaient leur gaîté extraordinaire. Des employés venaient d'autres départements de notre institution pour le plaisir de les voir leur sourire. Ils étaient fiers dans le pays de la réputation qu'ils avaient d'être les meilleurs nageurs, les

premiers pour le foot-ball et pour d'autres jeux, grands chanteurs de chants nationaux et populaires, experts dans les danses traditionnelles de trois peuples au moins.

L'initiative et l'originalité de ces garçons dépassaient ce que j'ai vu chez mes compatriotes ou dans d'autres pays. Leurs loisirs étaient si bien employés à jardiner, à construire des canots, à fabriquer des jouets, à raccommoder leurs habits, à faire de la musique, que nous regrettions toujours de ne pouvoir leur en accorder davantage. J'ai entendu des ecclésiastiques à barbe blanche de deux confessions différentes dire qu'ils n'avaient jamais rencontré plus de respect, plus de ferveur religieuse, plus de sincérité chez des garçons.

En classe, les maîtres n'avaient pas d'autre préoccupation que de rendre leurs leçons aussi intéressantes et aussi instructives que possible. Nous avons passé bien des mois sans une seule punition. Voilà un des principaux avantages de la vie d'institution : on pouvait accorder une attention immédiate à tous les cas qui menaçaient de devenir difficiles. Les informations recueillies par le moyen de son chef de groupe et de son centurion, de ses maîtres d'atelier et ses autres professeurs, combinées à l'examen médical et à des observations subséquentes décidaient si le garçon avait besoin d'un repos complet de quelques jours, d'être mis au jardin jusqu'à ce qu'il eût recouvré son attitude et sa conduite normales, ou bien si vraiment il se développait en lui une tendance à l'anarchie. En cas de nervosité, de langueur excessive due à la croissance, ou de dégoût complet de la vie scolaire, on estimait que ce qu'il y avait de mieux à faire, c'était d'éloigner l'enfant de l'école pour la fin du trimestre. Que de difficultés et de malentendus nous avons ainsi évités ! Bien des maux d'yeux temporaires ont été guéris en sortant l'élève de la classe et en lui donnant du travail au jardin. Que d'autres maux de nos écoles publiques trouveraient leur remède si l'on pouvait appliquer ce système ! Du point de vue médical aussi des résultats excellents ont été obtenus. Accueillir les garçons à l'orphelinat, leur donner des encouragements, en leur permettant d'y suivre une ou deux leçons favorites et de travailler au jardin, avec des cures de soleil et d'eau, — ce régime a rendu à la santé des individus considérés comme incurables ; ils sont maintenant placés au dehors.

Si je vous dis que parmi nos garçons il s'en trouvait à peu près 200 qui provenaient de l'orphelinat auquel j'ai fait allusion comme à une serre de criminels, vous direz peut-être, comme d'autres qui

*

les ont pourtant vus de leurs yeux : « Il est impossible que ce soient les mêmes garçons ».

On dira que la conduite de ces garçons à l'orphelinat n'est pas la fin de leur histoire ; mais je crois que l'essentiel, c'est le commencement : le moment où le changement s'est produit. Pour juger de la valeur de la vie d'établissement, il vaut la peine d'y insister.

Plus que de sympathie protectrice, plus que d'amour (un enfant peut en rencontrer dans n'importe quel milieu), plus que de certaines méthodes spéciales, traitements psychanalytiques ou autres, tout enfant qui a dépassé l'âge de l'école maternelle, a besoin de temps pour réfléchir sérieusement. Une réflexion sérieuse et prolongée, un examen de conscience, lui donnera l'équilibre dont il a besoin et l'orientera dans la voie droite. Dans nos temps agités, les longs entretiens aux pieds d'une noble mère, les longues promenades avec un père expérimenté, ont disparu. Rien ne les a remplacés que la vitesse et l'excitation. Que l'enfant soit dans une chaumière, un palais ou un établissement, il faut lui donner le temps et l'envie de *méditer*. L'observation et la connaissance de la psychologie collective montrent que les réactions émotives les plus profondes et les plus efficaces s'obtiennent en plaçant des groupes de jeunes gens dans l'entourage qui leur convient. Un camp, ou telle autre forme de vie en commun, organisé bien loin de toutes leurs responsabilités, distractions et influences ordinaires, voilà pour moi le seul moyen d'atteindre dans la vie d'orphelinat les résultats décrits plus haut. Le sourire de chacun de nos garçons, les vertus de leur conduite journalière, leurs succès et la satisfaction qu'ils ont donnée à leurs amis et à leurs patrons plus tard, tout cela a eu son origine dans les dix jours qu'ils ont passés dans la forêt ou au bord de la mer avec leurs 150 camarades et chefs. Quand on fermait un établissement, les garçons n'en étaient pas admis chez nous avant qu'ils eussent passé avec moi dix jours employés de la même façon.

Avant mon départ des Etats-Unis, j'ai fait les mêmes constatations dans des camps de quinze jours pour jeunes gens des meilleures familles. Le dernier soir du camp est consacré à donner aux garçons l'occasion de s'exprimer : j'ai vu des centaines d'adolescents renoncer à leur ancienne façon de vivre et déclarer avec ardeur leur intention de commencer une nouvelle vie. Depuis que j'ai quitté l'Amérique j'ai vu littéralement des milliers de garçons pleurer amèrement sur leurs fautes et promettre à leurs camarades de faire désormais honneur à leur race, à leur famille et à leurs amis.

Ici on me demandera : cet enthousiasme durera-t-il ? Peut-on s'attendre à ce que des garçons changent pareillement en quinze jours ? Ces questions sont tout à fait raisonnables. J'ai le regret de devoir admettre que, même en Amérique, beaucoup, beaucoup des jeunes qui avaient pris ces décisions ont paru les oublier tout à fait après quelques semaines de leur ancienne vie d'école. La pression était trop forte. Les anciennes habitudes, les anciens camarades, trop puissants. En Grèce, quelques centaines d'enfants de divers établissements me furent envoyés sur mon île pour un camp d'entraînement. Comme je l'avais prédit, à leur retour en ville, leur décision de changer de vie fut accueillie avec dérision non seulement par leurs compagnons qui ne comprenaient pas ce qui leur était arrivé, mais aussi par plusieurs employés de l'établissement. Il y a là pour un garçon une dure épreuve; elle s'est montrée trop difficile pour l'apôtre Pierre lui-même : j'ai eu l'occasion de le rappeler à mes garçons.

C'est ici que je trouve mon argument le plus fort en faveur de l'institution. Non seulement je la défends, et fortement, mais je la considère comme notre salut, comme la seule chose qui nous permette de franchir les terribles rapides de la vie de famille ordinaire et de son influence.

Je l'ai déjà dit : il est difficile pour des garçons qui quittent le camp avec un haut idéal de vie de se maintenir à la hauteur de cet idéal quand ils sont revenus dans un milieu où chacun pense à autre chose et fait même fi de l'idéal. Au contraire, s'ils rentrent dans un établissement où chacun a passé par la même expérience, et où déjà tous les employés, maîtres et collaborateurs savent le changement qui s'est produit dans les garçons, où chacun dans le personnel connaît à cet égard sa responsabilité et ses devoirs, le résultat est entièrement différent. Je ne puis mieux faire que citer ici des psychologues.

Colvin écrit : « Des actes qui doivent se répéter, des fins que l'on veut atteindre, une conduite qui doit devenir conséquente, doivent être rendus aussi agréables que possible ».

Et lisez dans le *Précis de psychologie* de William James cette page frappante en faveur de ma conviction que, dans les conditions actuelles, seule une institution peut, après les décisions d'un camp, obtenir les meilleurs résultats.

« Saisissez la première occasion d'appliquer chacune de vos résolutions, suivez immédiatement toute suggestion émotionnelle orientée dans le sens de l'habitude à acquérir. Ce n'est pas au moment où on les forme, mais au moment

où elles produisent leurs *effets moteurs*, que les résolutions et les aspirations modifient la contexture du cerveau.

Les succès du début sont d'une impérieuse nécessité. Un échec initial risque d'énerver tous les efforts futurs, tandis que les réussites passées sont une source d'énergie pour l'avenir.

Pour acquérir une nouvelle habitude ou pour en perdre une ancienne, il faut se jeter à l'eau d'emblée par une initiative énergique et irrévocable. Accumulez et renforcez par tous moyens les bons motifs ; ayez soin de toujours vous mettre dans des conditions favorables à votre nouvelle orientation ; prenez des engagements incompatibles avec l'ancienne ; liez-vous, si le cas permet, par une promesse publique, bref, secondez votre résolution de tous les secours imaginables.

Avant de se permettre un écart il faut d'abord apprendre à marcher d'un pas ferme sur le sentier étroit et raide, sans broncher, sans regarder à droite ni à gauche. Sans progrès *ininterrompu*, pas d'accumulation possible des forces morales.

Si l'on ne peut s'appuyer sur un terrain solide, on ne s'élèvera jamais au-dessus de l'étage des inutiles faiseurs de gestes ».

Je ne crois pas devoir vous donner d'autre justification de l'ardente conviction avec laquelle j'affirme que pour des garçons qui ont passé par une transformation spirituelle, qu'ils viennent d'un orphelinat ou de l'aristocratie, rien ne peut leur être offert de meilleur pour cristalliser leurs idéals qu'une institution à la campagne. Je ne voudrais pas cependant donner l'impression que le seul fait de retourner dans un établissement de ce genre, si bien organisé soit-il, assurera les résultats désirés. Un travail est nécessaire, un travail difficile, *avec* et *par* l'autorité constituée de chefs soigneusement choisis parmi les garçons plus âgés. Il y a longtemps que j'ai vérifié le conseil d'une grand éducateur : « Que votre principal souci soit celui que vous prendrez pour n'en point avoir ».

Pour maintenir le niveau de conduite que j'ai décrit plus haut, il nous a fallu rester en contact très étroit avec le travail des chefs. Pour qu'il ne surgît pas de difficultés propres à les décourager pour que rien ne portât atteinte à leur prestige parmi les garçons, il fallait prendre grand soin d'empêcher les chefs de donner des ordres ou de faire des reproches sans portée, pour le plaisir de montrer leur autorité. Au moins une fois par semaine nous nous rencontrions pour analyser avec soin tout ce qui pouvait prêter à critique de la part des chefs ou de leurs subordonnés. On donnait aux difficultés une attention immédiate, demandant par exemple à un garçon de changer de groupe, si cela paraissait nécessaire. Il fallait décider aussi si certaines fautes devaient être exposées devant tout le

groupe des chefs en vue d'un avertissement sérieux ou s'il était préférable de traiter l'affaire en plus petit comité.

A la suite de ces camps et du travail éducatif qui suivait, j'ai vu des centaines de transformations, dont beaucoup peuvent être dites miraculeuses, chez des garçons notés pour vagabondage, mensonge, vols, délits sexuels, insubordination, etc.

J'espère que les hommes qui ont à cœur le salut de la jeunesse incomprise, dévoyée ou malheureuse, travailleront pour permettre aux institutions qui existent de contribuer efficacement au bonheur et au bien des jeunes.

La patience et la compréhension d'Aristote ont suscité dans l'âme grossière et violente d'Alexandre de beaux sentiments. Nous lisons quelque part : « Alexandre, l'adolescent passionné, l'amateur de chevaux sauvages, l'ami des boissons fortes, apprit bientôt à aimer Aristote à l'égal de son père. Il disait que de celui-ci il avait reçu la vie, mais de celui-là l'art de vivre ». Dans une lettre à Aristote il dit : « Pour moi, j'aimerais mieux exceller dans la connaissance du bien que par l'étendue de ma puissance ». Quelle tragédie ! dans ce milieu qui n'offrait pas d'occasions à ce nouvel idéalisme, la raison et l'enthousiasme se trouvèrent impuissants à tenir en bride les vieilles passions et les anciennes habitudes. Je réitère ma conviction : si Alexandre avait été placé dans une institution dirigée par Aristote, l'histoire du monde eût été tout autre. L. RAY OGDEN.

DU NOUVEAU EN COMPOSITION FRANÇAISE

(2e article.) [1]

B. Les principes.

Ceci n'est pas un chapitre de M. Poriniot. L'auteur de *La composition française à l'Ecole active* ne nous fait aucune déclaration de principes au seuil de son livre, mais il me paraît utile de réunir ici les traits essentiels de sa doctrine.

1. « *L'exercice de rédaction est le sommet de la vie scolaire* ». (p. 15). — Pas d'enseignement de la composition française isolé de l'ensemble du travail de l'école, comme c'est le cas dans les « cours de langue ». Pas de maîtres spéciaux pour cette discipline, quoi qu'en puisse dire Mlle Cappe dans l'*Educateur* du 5 janvier 1929.

2. *Réalité.* — On se placera toujours dans la réalité. Pas de lettres « à un ami imaginaire pour lui raconter un fait qui ne s'est pas passé » (p. 16), pas de ces « accidents supposés », de ces « lettres de conseils ou de reproches qui

[1] Voir *Educateur* du 16 février 1929. Rappelons qu'il s'agit ici du beau livre de notre collègue belge Poriniot. *La Composition française à l'Ecole active.* (Bruxelles, Lamertin, 1929).

eurent cours trop longtemps dans nos écoles ». (p. 127). « C'est surtout à propos des exercices de rédaction que l'école apparaît hors cadre, isolée, avec une vie toute factice ; entre elle et la réalité, on a creusé un fossé. » (p. 134).

3. *Sincérité.* — Les exercices de rédaction, disait un jour un pédagogue, c'est le mensonge érigé en système. « A l'école, trop souvent, c'est l'enseignement de la composition qui ouvre la porte à l'insincérité », écrit M. Ad. Ferrière dans la préface du livre de M. Poriniot. Ceux qui ont entendu Mme Boschetti traiter ce sujet n'oublieront jamais ses paroles cinglantes. Et M. Jean Cart signalait aussi le danger du mensonge dans son bel article de l'*Annuaire de l'Instruction publique en Suisse* (1912). « Partout, dit M. Poriniot, où la sincérité ne constitue pas le fondement de toute la vie morale, où le cœur ne vibre pas, où l'enthousiasme vrai est inconnu, il ne se rencontrera dans les travaux de composition ni expansion, ni émotion réelle, mais simplement des généralités mal coordonnées, des mièvreries empruntées. » (p. 20).

4. *Pas d'enseignement bassement utilitaire.* — On visera toujours à l'éducation et à la culture : « Oui, l'enfant du peuple, celui pour qui l'école primaire est toute l'école, peut recevoir un enseignement littéraire. Il en est capable, car il sent avec intensité. Il doit recevoir cet enseignement, pour sa formation, pour son bonheur personnel, et dans l'intérêt de la collectivité. » (p. 152). — « Ces jeunes gens et ces jeunes filles ont pris directement contact avec le beau littéraire ; un beau poème les émeut, une prose alertement menée les retient : résultat immense au point de vue de la conduite de la vie. Ces jeunes gens et jeunes filles, pour écrire, ont appris à découvrir de la beauté dans la nature, dans les activités des hommes, à regarder, à observer et à placer sur le tout un accent de loyale sincérité. Il n'y a pas eu uniquement « formation littéraire», mais « formation générale ». (p. 161).

5. *But de l'enseignement de la composition française.* — « L'école primaire n'a pas la prétention de former des écrivains, mais elle a le devoir d'apprendre à écrire avec une correction suffisante, à mettre sous des mots précis des idées, simples sans doute, mais personnelles, claires et bien ordonnées. » (p. 110). « Le résultat n'est pas dans les travaux plus ou moins corrects, plus ou moins littéraires que les écoliers produisent ; il est surtout dans le *goût littéraire* que la méthode a fait naître et a cultivé, dans le besoin qu'elle a créé de vivre un peu au milieu des livres, des beaux livres, pour communier avec les penseurs et les poètes ; il est dans l'habitude acquise d'observer, de réfléchir, de penser, de pénétrer en soi et de parler toujours avec sincérité. » (p. 152).

6. *Pas d'enseignement en ordre dispersé.* — Centres d'intérêt partout où c'est possible, en tout cas au degré inférieur. Ailleurs, au moins concentration herbartienne. « L'écolier de 6 à 8 ans à qui l'instituteur parle aujourd'hui d'un animal, demain de l'horloge, après-demain de la gare, puis du ruisseau qui coule au bas de la prairie proche ou de la nécessité de se brosser les dents tous les jours, est d'abord ahuri, décontenancé, et, dans sa pauvre petite tête, les images perçues se livrent à une sarabande infernale ». (p. 32).

7. *Observation d'abord.* — « A la base des exercices de composition comme à la base de tout l'enseignement, de toutes les leçons, de tous les exercices, se place l'*observation* ». (p. 129).

8. *Lentement, mais à fond.* — « Une séance de vingt minutes pour *observer* « l'objet » dans son ensemble, dans ses détails, pour rapprocher les ressemblances, opposer les différences, pour comparer les perceptions nouvelles aux anciennes, pour, enfin, créer par toutes les voies sensorielles des images fortes et les associer à celles qui existent déjà, est-ce trop ? Encore une fois : mêler à cela des mots, de la phraséologie (et peut-être des réflexions morales !) c'est distraire l'écolier, c'est *faire de l'enseignement superficiel.* A courir plusieurs buts, on n'en atteint aucun. » (p. 34).

9. *Importance capitale du vocabulaire.* — Nous y reviendrons.

10. *Education littéraire par la lecture (« études fouillées ») des bons écrivains.* — Ce point sera traité plus loin.

11. *Peu de théorie, beaucoup de pratique.* — « L'art de rédiger ne s'apprend pas par des définitions et des règles, il s'*acquiert* par une observation attentive des « modèles », et surtout par une pratique voulue, énergique, enthousiaste. » (p. 86).

12. *Gradation rigoureuse des difficultés.* — Exercices de difficulté croissante. Nous nous y arrêterons à propos de la *méthode* de M. Poriniot.

13. — *Pas de plan préconçu.* — « Non, pas de plan Pas de plan imposé, le même pour tous, qui suppose des façons de voir, de penser, de sentir, absolument identiques. Pas de plan personnel, pas de plan d'aucune sorte parce que tous substituent des mots à la « vision » lumineuse. Le livre de lecture est le guide, il suffit. Pas de plan qui ligote et tue la joie. L'enfant, comme le littérateur, doit écrire librement. » (p. 141).

14. *Travaux courts.* — « L'effort cesse d'être productif lorsqu'il devient une fatigue. Limitons donc les sujets et, au début, contentons-nous de quelques lignes si ces lignes sont personnelles et accusent un effort réel. » (p. 130). « Nous pensons en effet que pendant longtemps, pendant plusieurs années, l'élève doit se borner à développer un paragraphe dont la longueur varie selon son degré d'avancement. Bâtir un paragraphe selon les procédés employés par l'écrivain et découverts au cours des études littéraires, constitue une tâche extrêmement laborieuse et elle suffit. » (p. 147).

15. *Encourager plutôt que critiquer.* — « Encourager, c'est-à-dire montrer à chaque enfant qu'il est capable de produire quelque chose de bien, qui a une valeur ; distribuer du bonheur pour que l'effort se renouvelle à l'avenir, joyeux et intensif ; contribuer à développer « la foi en soi ». Le succès est au bout de l'effort ; c'est donc l'effort qui importe, c'est lui qu'il faut soutenir, stimuler. » (p. 144).

16. *Pas de correction au sens traditionnel du terme.* — C'est en cela que M. Poriniot est le plus révolutionnaire, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'il ait tort. Nous reviendrons plus loin sur ses procédés.

17. — *Il faut que l'enfant aille à son pas.* — « Il faut être doux, vigilant, patient, et attendre que sonne l'heure où les enfants arriveront au but vers lequel on les entraîne. Cette heure ne sonne pas en même temps pour tous, ni le même jour, ni le même mois, mais qu'importe si tous arrivent ? On ne peut pas forcer la nature. » (p. 202).

C. La méthode.

L'exposé de la méthode de M. Poriniot comprend quatre chapitres :

1. *Toute l'activité scolaire tend à créer l'aptitude à rédiger.*

(Remarquons en passant, comme M. Ferrière dans sa préface, qu'au sens strict du mot on ne peut pas *créer* une aptitude. Il vaudrait mieux dire : *L'enseignement de la composition française doit tirer parti de toute l'activité scolaire.*)

2. *Le livre de lecture essentiellement littéraire est l'initiateur et l'entraîneur.*
3. *Les exercices d'entraînement.*
4. *Les exercices de composition.*

Nous reprendrons ici chacun de ces chapitres.

I. *L'enseignement de la composition française doit tirer parti de toute l'activité scolaire.*

« La valeur des élèves en rédaction, déclare sans sourciller notre collègue belge, est la pierre de touche de la valeur de l'école. » Cela suffit à condamner les cours de composition française isolés de l'ensemble du travail scolaire. La base de l'enseignement de la rédaction doit être aussi large que possible : « L'observation, écrit M. Poriniot, est à la base de l'éducation et de l'instruction primaires ; c'est elle qui apporte à l'écolier les éléments sur lesquels s'exerce son activité cérébrale... L'école où le travail est mécanisé, où l'élève reçoit un savoir tout préparé, simplement verbal, au lieu de le découvrir dans des faits concrets, ne peut prétendre à des résultats positifs en rédaction. Il s'y trouve peut-être quelques rares unités qui bavardent avec aisance sur un thème donné, mais leurs travaux n'accusent aucune personnalité et sont uniquement faits de clichés, de banalités recueillies à l'école et hors de l'école... Là où l'esprit de recherche est constamment mis en éveil, où les faits observés sont associés dans leurs rapports de causes à effets, classés, coordonnés, les travaux de rédaction peuvent marquer des tâtonnements dans le maniement des mots, mais ils affirment des personnalités naissantes. »

M. Poriniot montre ensuite comment il procède au degré inférieur. Nos collègues belges appellent « entretiens » les leçons destinées à leurs plus jeunes élèves. Un entretien doit tendre à trois buts principaux : 1° fournir des images, des notions, des idées ; 2° former le vocabulaire ; 3° apprendre à converser et à rédiger. Gardons-nous soigneusement de la précipitation : « Vouloir atteindre tous ces buts en une seule séance de 20 à 30 minutes, est le moyen par excellence de ne rien produire : toutes les « causeries » où le maître fait observer, associer, juger, donne des mots, s'applique à obtenir des phrases correctes et finit par un résumé oral ou écrit, ne sont, dans nos écoles populaires, que des séances de haute prestidigitation. »

Tout sujet d'entretien nécessite quatre ou cinq séances :

1. *L'observation.* — Ce travail fondamental se fera autant que possible dans le milieu naturel. Il faut voir des légumes dans le jardin, des fleurs dans un parterre, un arbre fruitier dans le verger, des lapins au clapier, des poules au poulailler, des canards au bord de la mare, un monument sur place, un artisan dans son atelier.

« Au cours de cette première séance, le langage est peu, l'idée est tout.

Après les sens, l'imagination intervient et toutes les observations s'appuient sur des manipulations et des croquis. »

2. *Une séance consacrée au vocabulaire* : on y étudiera les noms, les qualités, les actions propres à l'objet, à ses parties, à son milieu, à ses usages, etc.

3. *Une étude pratique des verbes* nécessaires à la conversation et à l'exercice écrit qui suivront. C'est en effet la conjugaison qui offre le plus de difficulté aux jeunes élèves.

4. *Une conversation.*

5. *Un exercice écrit.*

Voici en quels termes M. Poriniot caractérise le travail ainsi compris et subdivisé : « Les enfants ont donc observé, (regardé, écouté, flairé, goûté, manipulé) ; ils ont créé, imaginé, associé ; ils ont dessiné : l'objet est connu. Le vocabulaire a été travaillé ; les écoliers ont donné plus ou moins, le maître a stimulé, fourni, fait répéter... Le verbe a été utilisé dans ses formes usuelles. Tous les éléments sont connus. On peut maintenant converser sur l'objet ; c'est le moment de l'exercice phraséologique.

« Quelle phrase ? La phrase vive, alerte, toute de mouvement, de grâce, d'imprévu, celle qui jaillit des lèvres, la phrase de conversation. L'instituteur questionne, répond, fait répéter, provoque des questions, des exclamations ; il polit les constructions qui sont trop abruptes, ajoute un mot, modifie une tournure, fait redire, redit lui-même pour créer des images auditives et motrices...

« Lorsqu'ils savent écrire, les élèves répondent à des questions précises, complètent un texte mutilé. C'est l'exercice de rédaction du premier degré. »

Et l'auteur ajoute : « Cette répartition sort des sentiers battus, elle provoque donc inévitablement des objections ; mais tous ceux qui l'ont essayée consciencieusement dans leur classe (ils sont aujourd'hui des centaines) l'ont adoptée définitivement. »

Aux degrés moyen et supérieur on continuera à mettre la rédaction en rapport avec toute la vie de l'école ; le schéma général restera le même, mais on pourra faire fond de plus en plus sur l'acquis croissant des élèves, et le travail de préparation s'en trouvera diminué d'autant.

En résumé, ce premier chapitre, encore qu'excellent, est le moins original de la méthode de M. Poriniot. Sa marque propre, c'est ce souci d'avancer lentement, et de faire à chaque activité nécessaire la place qui lui revient. Mais c'est un point capital. Quant au rattachement de la composition française à l'ensemble de l'activité scolaire, il n'a rien de bien nouveau, sauf peut-être son opposition aux « cours de langue » dont nous a dotés le début du vingtième siècle. Mais il y a longtemps que les herbartiens ont enseigné ces choses, et c'est ainsi que s'y prenaient nos bons maîtres, MM. Jayet et Ulysse Briod, à l'Ecole normale de Lausanne, voici bientôt trente ans. Nous avons dès lors commis l'erreur d'abandonner cette sûre méthode pour nous embarquer à

la suite des Français dans la galère des « cours de langue ». Il était temps que M. Poriniot vînt nous rappeler au bon sens et à la réalité[1].

Cet article n'en est pas un, ou s'il en est un, il est le type de ce qu'Albert Bonnard appelait un « article entre guillemets ». Je ne m'en excuse qu'à moitié, tant il y a de charme dans la prose vigoureuse, franche et enthousiaste de notre distingué collègue belge.

(*A suivre.*) ALBERT CHESSEX.

TROISIÈME JOURNÉE D'ÉDUCATION A NEUCHATEL

L'entreprise des associations organisatrices — l'Alliance de sociétés féminines suisses (Commission d'éducation nationale), Pro Juventute et la Société pédagogique neuchâteloise, — obtient d'année en année un succès croissant: le public, formé d'éducateurs de la famille et de l'école, a témoigné son intérêt aux questions à l'étude en prenant une part si vive aux discussions qu'il prolongea très tard la séance de l'après-midi. On aspire sans doute de part et d'autre à un rapprochement, non seulement entre l'école primaire et la famille, dans notre canton, mais aussi dans tous les enseignements secondaires, professionnels et supérieurs. D'ailleurs, l'auditoire a affirmé une orientation très nette vers les réformes de la pédagogie nouvelle.

M. le Conseiller d'Etat Borel a montré, en un bel exposé historique, que l'on se passionne autant pour cette réforme aujourd'hui, qu'il y a un siècle pour l'école populaire à créer. M. Béguin, directeur de l'Ecole normale, fit une belle conférence sur « Les relations entre l'école et la famille », démontrant qu'avec peu de modifications à l'état de chose actuel, nous réaliserions nos vœux. M. Dottrens, directeur d'écoles à Genève, en un lumineux exposé traita, « Des revendications de la pédagogie nouvelle », nécessitée par l'évolution de la vie actuelle et l'impérieux besoin de transformer le système scolaire et ses techniques ; montrant par quels voies et moyens obtenir « une attitude favorable des parents », du public en général, et surtout « Comment former les éducateurs de carrière » pour rendre possibles les progrès de l'école, à tous les degrés.

L'assemblée, afin de laisser quelque chose de tangible du bel effort de ce jour, exprima les formules suivantes : « Les participants à la Troisième journée d'éducation, à Neuchâtel, à une forte majorité, expriment le vœux que les membres des corps enseignants soient représentés dans les commissions scolaires ». « L'assemblée souhaite également que les mères soient élues plus nombreuses dans toutes les commissions d'écoles ».

Mademoiselle Butts, secrétaire générale du B. I. E. (Genève), a fort intéressé l'auditoire par le récit de toutes sortes d'ingénieuses tentatives pour former les jeunes papas et les jeunes mamans à l'éducation de leurs petits enfants, affirmant, d'après les dernières données de la psychologie, le rôle capital des impres-

[1] En ce qui concerne les Vaudois, il est assez piquant de remarquer que le Plan d'études de 1926 préconise d'une part une méthode très voisine de celle de M. Poriniot, tandis qu'il spécifie d'autre part que l'enseignement de la rédaction sera donné d'après les cours de langue en usage...

sions du bébé, entre deux et sept mois, pour son psychisme tout entier et son comportement dans la vie ; ce sont choses que la presse populaire devrait largement faire connaître. Enfin, Mademoiselle Orban, professeur de psychologie et de morale à Bruxelles, dans un exposé admirable de documentation, d'objectivité et de haute élévation, démontra l'effort de son pays pour reconstruire l'avenir par l'éducation dans les groupements de jeunesse, et combien il s'y trouve d'enthousiasme, de bonne sève, s'il existe derrière eux une forte organisation d'adultes, conscients d'un grand idéal moral. N'y aurait-il pas là un milieu favorable à la formation de futurs parents désireux de progéniture, et convaincus de leurs devoirs éducatifs ?

La Troisième journée d'éducation à Neuchâtel fut fréquentée par de nombreuses personnalités représentatives de tous les enseignements, de groupements les plus divers, capables de donner impulsion aux idées et d'entrer dans la voie des réformes, appuyées par des commissions officielles et des associations puissantes, qu'ils sauront convaincre : ainsi sera réalisé le but des initiateurs des Journées éducatives de la Suisse romande. MTE ED.

ORIENTATION PROFESSIONNELLE (suite) [1].

GROUPE III.

L'industrie du bâtiment.

Ce groupe comprend les professions suivantes :

Maçon.	Dessinateur-architecte.
Tailleur de pierres, marbrier, sculpteur.	Dessinateur-technicien.
Cimentier.	Dessinateur-mécanicien.
Carreleur et mosaïste.	Vitrier-encadreur.
Plâtrier-peintre.	Biseauteur.
Peintre (décorateur, d'enseignes, en voitures).	Jardinier-fleuriste.
	Horticulteur.

Maçon. — Voilà bien un métier qui est presque aussi vieux que l'humanité !

Dès que l'homme ne se contenta plus des cavernes et des huttes de branches entrelacées, il se mit à construire les maisons de pierre.

On doit au maçon des œuvres magnifiques qui résistent aux assauts du temps. (Monuments d'Egypte, temples de Grèce, architecture romaine.)

Il y a vingt ans, ce métier était complètement entre les mains des Italiens. La construction, alors, ne se poursuivait qu'en été. Les ouvriers nous arrivaient par les cols des Alpes, avec les hirondelles. Généralement très sobres, laborieux, économes, ils rentraient dans leur patrie en automne, chargés d'un beau pécule. Des millions ont ainsi émigré de Suisse en Italie. Ces ouvriers italiens veillaient à ne laisser aucun Suisse apprendre le métier qu'ils considéraient comme l'apanage exclusif de leur corporation quasi moyennâgeuse.

Aujourd'hui, les circonstances ont changé. Depuis la guerre, les ouvriers italiens ne peuvent plus entrer facilement dans notre pays. Ceux qui sont encore dans nos chantiers sont en général assimilés et n'empêchent pas les

[1] Voir *Educateur* Nos 2 et 3.

jeunes Suisses d'apprendre le métier. En outre, le gros inconvénient de ce métier, de ne s'exercer que pendant la bonne saison, s'est bien atténué. Aujourd'hui, on travaille à la construction une bonne partie de l'année.

L'apprenti maçon doit avoir du coup d'œil, de la prudence, pas de vertige. Il doit être solide des bras, des jambes et des reins, capable de lire un plan de construction.

Des cours pour apprentis maçons ont lieu à Lausanne, chaque année. Ils sont organisés par l'Etat.

Tailleur de pierres, marbrier, sculpteur. Ces trois métiers sont trois échelons de la même profession. Le tailleur de pierres donne aux blocs la forme voulue. Ce métier ne s'exerce plus guère dans les villes. Les blocs arrivent tout taillés des carrières, où se forment les apprentis.

Le marbrier est d'un degré plus élevé. Il taille dans le marbre les monuments funéraires. L'incinération lui cause du tort, mais comme elle s'introduit très lentement dans nos mœurs, la profession est encore bonne.

Enfin, le *sculpteur* est un artiste. En Italie, où les cimetières renferment des œuvres d'art en quantité, les sculpteurs sont nombreux. Ceux du moyen âge nous ont laissé de très belles œuvres aux cathédrales et sur nos vieilles maisons. Le goût de ces belles choses revient, heureusement.

Cimentier. Le *ciment armé ou béton* joue un très grand rôle dans la construction d'aujourd'hui. On en fait des ponts, des maisons, des poteaux, des planches, des balustrades, des bassins, etc. Il est extrêmement solide, mais très sonore. Le cimentier fabrique aussi la pierre *factice ou stuc.*

Le métier de cimentier est exercé parfois par un maçon qui s'est spécialisé. On fait un apprentissage spécial de 2 ou 3 ans.

Paveur. Ce métier n'occupe pas un très grand nombre de patrons, ni d'ouvriers. Les patrons paveurs s'occupent en même temps de la construction des routes et d'autres travaux semblables. Ce métier exige de la force physique. Il est sain parce qu'il s'exerce toujours au grand air.

Carreleur et mosaïste. Le carreleur fabrique les dallages en ciment, en planches de ciment ou de céramique ; il pose les catelles pour cuisines et salles de bains. Le mosaïste fabrique le dallage en mosaïques au moyen de petits cubes réguliers et de couleurs. Il se forme peu d'apprentis spéciaux. Cependant, ces deux métiers sont recommandables.

Plâtrier-peintre ou gypsier-peintre. Ce métier est très important ; il occupe beaucoup d'ouvriers et forme de nombreux apprentis. Malheureusement, il est dédaigné des jeunes garçons du pays et il se trouve presque complètement entre les mains des Italiens.

Le plâtrier fabrique les plafonds, les galandages, les corniches et moulures. S'il est habile, il devient *modeleur, stucateur, staffeur.* Il complète son apprentissage par celui de peintre en bâtiment.

Les bons ouvriers plâtriers sont toujours demandés. Ils ne risquent pas de manquer de travail.

Peintre (décorateur, d'enseignes, en voitures). Le peintre en bâtiment qui n'est pas en même temps plâtrier a beaucoup de peine à se tirer d'affaire.

Le *bricoleur* doit savoir un peu travailler le plâtre, afin qu'on puisse le charger des réparations. La profession de peintre-décorateur est aussi chargée de main-d'œuvre.

Le métier de peintre en lettres ou peintre d'enseignes est meilleur. Mais celui qu'il faut surtout recommander, c'est celui de *peintre en voitures*, qui offre de belles perspectives par le développement de l'industrie automobile.

Dessinateur (architecte, technicien, mécanicien). Le dessinateur-architecte est l'auxiliaire de l'architecte, mais il n'est pas architecte comme le croient beaucoup de jeunes gens. Pour devenir vraiment architecte, il faut des études longues et difficiles. Il est vrai que des dessinateurs, intelligents et travailleurs, se sont formés eux-mêmes.

Mais la plupart des dessinateurs restent dessinateurs et employés. Cette profession attire les jeunes garçons qui dessinent bien. Elle est actuellement chargée de main-d'œuvre.

Les professions de *dessinateur-technicien* ou *dessinateur-mécanicien* sont très intéressantes et un peu moins encombrées. A mesure que le machinisme se développe, le dessinateur prend de l'importance. Pour embrasser cette profession, il faut bien dessiner, avoir le sens de la mécanique, être bon calculateur et posséder une bonne instruction générale.

Aux métiers du bâtiment sont joints d'autres métiers moins importants, comme ceux de *vitrier-encadreur* et *biseauteur*, qui exigent seulement un apprentissage de 2 ans.

On a joint également à ce groupe les différentes branches du métier de *jardinier : horticulteur, jardinier-fleuriste,* etc.

Il est regrettable que le nombre des jeunes gens qui embrassent cette carrière ne soit pas plus nombreux. Beaucoup d'apprentis viennent de la Suisse allemande.

Le métier de jardinier n'exige pas une force musculaire très grande ; il s'exerce en plein air ; on peut donc le recommander aux jeunes gens pas très robustes. En outre, il est intéressant et lucratif et se développe de plus en plus, surtout dans le voisinage des villes. L'ouvrier jardinier peut s'établir assez facilement à son compte.

On peut encore ranger dans ce groupe le métier de *potier*. Autrefois, il s'exerçait un peu partout dans nos campagnes.

Ces modestes poteries ont disparu pour faire place aux grands établissements de Renens, Nyon, Langenthal, Heimberg, Bonfol, etc. Nos jeunes gens ignorent ce métier. Jusqu'à la guerre, tous les ouvriers établis en Suisse romande étaient Français. Aujourd'hui, non seulement ceux-ci ne viennent plus, mais la France nous en demande. En outre, les grandes poteries suisses en réclament aussi. C'est donc un métier assuré de travail, intéressant et bien rétribué. Il est sain et se pratique à l'abri des intempéries. La seule école suisse de céramique se trouve à Chavannes, dans la banlieue de Lausanne. L'apprentissage dure 3 ans.

CH. LUGEON.

PARTIE PRATIQUE

Il y a quelques années *L'Educateur* avait pour quelques leçons de géographie locale, sollicité la collaboration d'un maître qui, dans deux toutes petites communes du canton de Vaud, Romairon et Vaugondry, avait réuni un ensemble de renseignements d'un véritable intérêt. La mort a empêché notre collègue de tenir la promesse qu'il avait bien voulu nous faire.

Aujourd'hui c'est aussi, par l'intermédiaire de Mlle Butts, du Bureau international d'éducation, d'une toute petite commune que nous viennent dans ce même domaine de la géographie locale des leçons tout à fait captivantes.

L'Orbrie, arrondissement de Fontenay-le-Comte, département de la Vendée, estun village de quelque 500 habitants seulement. Mais l'école primaire des filles y est dirigée par une femme de grand talent, ainsi que nos lecteurs s'en convaincront. Elle a bien voulu nous communiquer les « préparations » encore inédites, qui lui servent pour ses leçons de géographie. Nous l'en remercions vivement, persuadés que nos lecteurs en tireront un réel profit. P. B.

ORIENTATION

On a raconté à l'école le conte du Petit-Poucet. Pauvre Petit-Poucet perdu dans la forêt comme tu me fais de la peine ! C'est bien triste d'être perdu, de ne pas retrouver sa maison, sa famille, tout ce qu'on connait et tout ce qu'on aime.

C'est difficile de marquer son chemin avec des objets, les pierres sont dérangées, les miettes de pain sont mangées. Ce serait bien mieux si on pouvait retrouver son chemin autrement.

Le soleil ne perd jamais son chemin, lui ! Il paraît toujours au même endroit, il se couche toujours derrière les mêmes terres.

Pour ne pas être perdus nous marquerons notre chemin sur celui du malin soleil.

Aujourd'hui nous avons marqué dans la classe avec une ficelle au-dessus de nos têtes « le chemin du soleil ». Le coin où il se lève est le *levant*. Le coin où il se couche est le *couchant*.

Le levant s'appelle aussi orient. Quand on cherche à reconnaître le chemin du soleil on dit qu'on cherche l'orient ou bien qu'on s'oriente. Quelle chance de savoir s'orienter on ne peut plus se perdre a dit la maîtresse. Je voudrais bien savoir m'orienter.

Ce n'est pas très difficile de s'orienter. Il faut mettre sa main droite au levant et sa main gauche au couchant; ce qui est devant nous a été appelé *nord*. Ce qui est derrière nous a été appelé *sud*. Je connais maintenant quatre grands chemins où je ne me perdrai pas tant que j'aurai du soleil.

Quand j'irai me promener dans les bois lorsque je serai grande, je ferai attention à revenir tournée vers le sud si je suis partie tournée vers le nord. (Les petites filles ne vont pas se promener seules dans les bois, ni loin de la maison : il y a des méchantes bêtes et des méchantes gens.)

Entre ces grands chemins on a donné des noms aux autres endroits où on peut aller. Entre le nord et le levant qui s'appelle aussi *est* on dit : c'est le nord-est. Entre le sud et le couchant qui s'appelle aussi *ouest* on dit c'est le sud-ouest. Il y a aussi le nord-ouest et le sud-ouest.

On s'amuse bien dans la cour. On joue à colin-maillard et on dit à celle qui a les yeux bandés « tu regardes le nord ! Va au sud-ouest ! » Quand elle se trompe, elle reste dans le rond.

Aujourd'hui j'ai vu une aiguille à tricoter bien amusante ; elle faisait venir à elle tous les petits objets en fer dont on l'approchait. Ils y restaient collés comme s'ils *l'aimaient* à ne pas pouvoir la quitter. La maîtresse a dit qu'on appelle ces morceaux de fer des *aimants*. Ses ciseaux sont *aimantés*, ils sont bien commodes pour ramasser les aiguilles tombées dans les fentes du plancher.

Eh bien ! cette aiguille aimantée est très entêtée ! Nous l'avons suspendue à la ficelle qui marque « le chemin du soleil » et elle s'est mise en croix avec le chemin du soleil ». Nous l'avons tournée dix fois, elle est revenue dix fois faire la croix.

La maîtresse a mis dans l'encre bleue une des extrémités de notre entêtée, puis on l'a suspendue de nouveau. Elle se met toujours en croix et le côté bleu est toujours tourné du même côté, il n'y a pas moyen de l'empêcher.

Qu'elle est commode cette aiguille ! La maîtresse nous a fait remarquer qu'elle marque deux des grands chemins. Elle n'a pas besoin qu'il y ait du soleil pour se mettre en croix avec le levant et le couchant. Quand il pleuvra ou quand il fera nuit, on regardera l'aiguille pour s'orienter.

Pour que ce soit plus commode, on pose l'aiguille sur un petit cadran. Ça s'appelle une boussole. Je comprends maintenant ce qu'on veut dire quand on dit qu'il ne faut pas perdre la boussole !

LES VENTS

Qu'elle est jolie, la girouette de M. Jilaireau. Elle représente un laboureur qui conduit deux bœufs traînant la charrue. Aujourd'hui on la voit très bien, elle n'est pas toujours aussi bien tournée pour que nous l'admirions. C'est le vent qui la fait tourner ; aujourd'hui il va vers le *levant*, il vient du *couchant*.

Les nuages, eux aussi, marchent comme le vent ; ils sortent du couchant et vont vers le levant ; ils sont noirs et chargés d'eau ; il pleut, pleut toute la journée. Les fumées des toits disent, elles aussi, d'où vient le vent et le son des cloches, le sifflet du train nous le disent aussi.

A l'Orbrie quand le vent vient du couchant ou du sud, il amène presque toujours de la pluie. C'est parce que la mer est là, pas très loin de nous, dit la maîtresse.

Quand le vent passe sur de l'eau, il la boit et l'emporte. Le linge sèche très vite quand il y a du vent, aussi vite que sous le soleil. La serviette a séché en une heure ce matin. Quand le vent passe sur les mers il prend de grandes quantités d'eau.

L'eau qu'il a prise comme une vapeur arrive sur la terre froide, elle va retomber en gouttes comme l'eau sur le couvercle de la marmite. *Je comprends bien la pluie maintenant.*

Aujourd'hui le vent vient du Nord. Brr, qu'il est froid, il coupe la figure, bleuit le nez, rougit les yeux. Il fait sec, la terre est dure et il y a de la glace sur la cuvette. Ce vent s'appelle la *bise*, dit la maîtresse. La pauvre Cigale tremblait sous la Bise.

Le vent a tourné ; il vient du levant ; il n'est pas plus chaud que ces derniers jours et il est lui aussi très sec.

Je comprends pourquoi les vents d'est et du nord sont secs. J'ai vu le dessin de la terre sur la carte et le petit coin où est l'Orbrie.

Au nord et à l'est de l'Orbrie il y a de grandes étendues de terres : le vent n'y trouve pas d'eau. A l'ouest de l'Orbrie il y a un grand océan : le vent y trouve de l'eau.

Les maisons de l'Orbrie ont leurs murs du nord et de l'est très blancs. Les façades du sud et de l'ouest sont grises de moisissures. C'est que les moisissures ont besoin d'eau, je l'ai vu avec la levure de bière. Les vents de la pluie viennent du sud et de l'ouest, les façades sont humides vers ces points et moisissent.

Les arbres des vergers et des buissons à l'Orbrie sont presque tous penchés vers le nord-est. C'est parce que le vent les pousse plus souvent par là. Donc à l'Orbrie le vent souffle le plus souvent de l'ouest ou du sud. C'est pourquoi il pleut assez souvent à l'Orbrie et qu'il y fait doux. Le sud est plus près du soleil, il y fait chaud.

J'ai fait un beau moulin à vent. Il tourne bien. Avec ma règle et mon équerre, je coupe un *carré* de papier, je tire les diagonales, je les cisaille presque jusqu'au milieu. Je rapproche leurs pointes et je les fixe sur le centre avec une épingle que j'enfonce dans une baguette. Je vais l'attacher à un piquet dans le jardin. Il tourne et se met comme la girouette.

J'ai fait sur un carton des lignes qui marquent les grands points de la terre que je vois. J'ai passé dans un trou au centre de ma baguette de mon moulin à vent. J'ai bien tourné mon carton pour qu'il marque les points bien juste où ils sont. Pour ne pas me tromper j'ai pris l'aiguille aimantée. C'est Lina qui a eu cette idée. « Tu n'es pas sotte, lui a dit la maîtresse, tu vas avoir une pastille. » Maintenant je saurai bien d'où vient le vent en regardant sur quelle ligne de mon carton se tourne mon moulin. Mon carton s'appelle une « rose des vents », c'est un joli nom.

On s'est bien amusées tout à l'heure. Nous avons ouvert un peu la porte de la classe et nous avons mis deux bougies allumées une en bas et l'autre en haut de l'ouverture. La flamme d'en bas se couchait vers la classe, celle d'en haut se couchait vers le couloir. Dans une salle, l'air entre par le bas et sort par le haut des portes. C'est bien vrai que c'est sous la porte que le vent siffle quand il fait froid.

L'air chaud monte ; on le voit qui vrille au tuyau du poêle, il quitte le bas de la salle et va au plafond, l'air froid du dehors vient prendre sa place puis monte à son tour et sort pour le haut de la porte.

C'est comme une chaîne d'air qui se déroule.

Le vent est une grande chaîne d'air qui se déplace d'un point froid à un point plus chaud. C'est un grand courant d'air double. Nous ne voyons et ne sentons que celui du bas. En avion on voit et on sent ceux du haut.

IMPRIMERIES REUNIES S. A. LAUSANNE.

LIBRAIRIE PAYOT

Lausanne — Genève — Neuchâtel — Vevey — Montreux — Berne

Essai sur la manifestation des convictions religieuses et sur la séparation de l'Eglise et de l'Etat

considérée comme nécessaire et comme garantie du principe

par ALEXANDRE VINET

Ouvrage publié d'après les éditions originales avec adjonctions tirées d'un manuscrit inédit par Aimé Chavan, suivi de deux articles de Vinet et précédé d'une préface par Ph. Bridel.

1 vol. in-8° broché . . . . . Fr. 10.—

« La Société d'édition Vinet a mis sur pied, jusqu'à ce jour, dix volumes. Mais elle est loin encore d'avoir atteint son but, qui est d'établir une collection complète des œuvres — si riches en idées — du grand critique et penseur chrétien de Lausanne. Elle ne pourra parfaire son entreprise qu'à la condition d'être constamment soutenue — comme elle l'a été jusqu'ici — par l'intérêt actif de ceux qui en comprennent la portée, à la fois patriotique et universelle.

» Le premier désir de la Société étant de propager la connaissance des écrits de Vinet, elle tient à les offrir au public à des conditions aussi modérées que possible. De fait, — et bien que les labeurs considérables qui incombent aux éditeurs de ces volumes ne soient aucunement rémunérés, — les prix de vente ne correspondent point, pour nous, aux prix de revient.

» Les frais ont, naturellement, augmenté d'une façon très sensible depuis la guerre. Néanmoins nous n'avons pas jugé qu'il fût opportun d'augmenter le taux de la souscription par laquelle on devient membre de la Société : ayant droit à ses publications. Le taux reste, pour le moment, fixé à 100 fr. or.

» Ce qui a rendu possible de marcher dans de telles conditions, ce sont les *dons* volontaires, nombreux et parfois considérables, faits par des membres et des amis de la Société qui se sentaient désireux et capables de soutenir son effort. Ne nous croyant pas autorisés à citer des noms propres, nous nous bornerons à mentionner les versements faits par l'Université de Lausanne et les belles sommes recueillies en notre faveur tant par les Amis de la Pensée protestante que par les Etudes de Lettres.

» Notre intention est, tout en remerciant nos généreux bienfaiteurs, de leur susciter, si possible, des émules et des successeurs. Elle est aussi de demander, aux membres et amis de notre Société qui ne sont pas en mesure de la gratifier de dons importants, s'ils seraient disposés, peut-être, à lui allouer une *souscription annuelle de 5 francs*, en se servant pour cela du chèque postal qui leur serait envoyé à date régulière. Ces dons, petits et grands, joints au produit de nos ventes en librairie, et aux souscriptions apportées par des membres nouveaux, permettront à la Société d'édition Vinet de poursuivre son utile carrière.

» Les inscriptions nouvelles (100 fr.), ainsi que les dons, doivent être envoyés à M. le professeur Ph. Bridel, 15, avenue de Morges, ou au compte de chèque N° II.4110, Lausanne. » *Le Comité de la Société d'édition Vinet.*

Les dépositaires attitrés de nos publications sont :

pour la Suisse, etc., la librairie Payot et Cie, Lausanne ;
pour la France, la librairie Fischbacher, 33, rue de Seine, Paris.

PIANOS

Avenue du Théâtre et Rue de la Paix

LES MEILLEURES MARQUES

MAISON CZAPEK

Fournis. du Conservatoire

Cond. spéciales au Corps enseignant

10285

LA SOCIÉTÉ DE

BANQUE SUISSE

LAUSANNE

Capital et Réserves : Fr. 182.000.000

REÇOIT DES FONDS SUR

LIVRETS DE DÉPOTS au taux de 4 %

Cahier de Documents commerciaux
avec ou sans classeur
et instructions pour remplir les formulaires
chez Otto Egle, maître secondaire, Gossau St-G.

POUR TOUT

ce qui concerne la publicité dans l'Educateur et le Bulletin Corporatif, s'adresser à la Soc. anon.

PUBLICITAS

RUE PICHARD 3 LAUSANNE

Imprimeries Réunies S. A., Lausanne. — Librairie Payot & Cie, éditeurs responsables.

LAUSANNE, 16 mars 1929. LXV^me ANNÉE — N° 6.

L'ÉDUCATEUR

ORGANE

DE LA

SOCIÉTÉ PÉDAGOGIQUE DE LA SUISSE ROMANDE

ET DE L'INSTITUT J. J. ROUSSEAU

PARAIT TOUS LES 15 JOURS, LE SAMEDI

RÉDACTEURS:

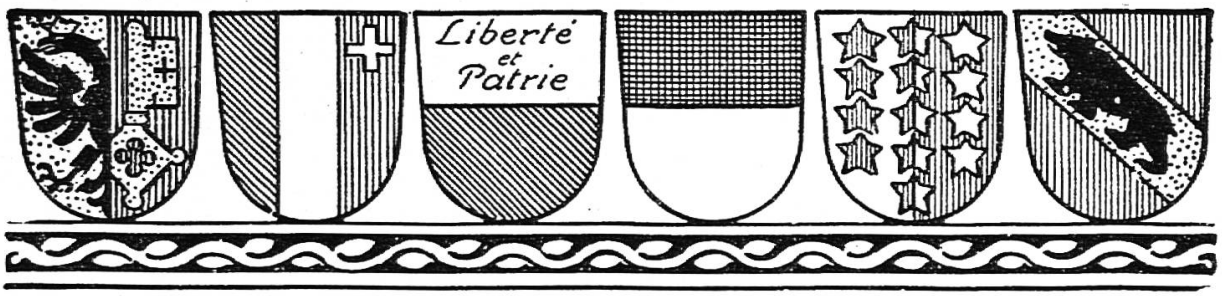
PIERRE BOVET
Florissant 47, GENÈVE

ALBERT ROCHAT
CULLY

COMITÉ DE RÉDACTION :

J. TISSOT, Lausanne
J. MERTENAT, Delémont.
H.-L. GÉDET, Neuchâtel.
R. DOTTRENS, Genève

LIBRAIRIE PAYOT & C^ie
LAUSANNE - GENÈVE - NEUCHATEL
VEVEY - MONTREUX - BERNE



ABONNEMENTS: Suisse, fr. 8. Etranger, fr. 10. Avec *Bulletin Corporatif*, Suisse, fr. 10. Etranger, fr. 15.
Gérance de l'*Educateur*: LIBRAIRIE PAYOT & Cie. Compte de chèques postaux II. 125. Joindre 30 cent. à toute demande de changement d'adresse. Pour les annonces, s'adresser à PUBLICITAS S. A., Lausanne, et à ses succursales.
SUPPLÉMENT TRIMESTRIEL: BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE.

ECOLE CANTONALE
DE COMMERCE ET D'ADMINISTRATION
LAUSANNE

L'Ecole admet des élèves, garçons et jeunes filles, dès l'âge de 14 ans.

Les examens d'admission pour la nouvelle année scolaire auront lieu **le 15 avril 1929.**

Ecole d'Administration. — Une classe spéciale de 3e année prépare les jeunes gens qui désirent se présenter aux examens d'admission des Postes et des C. F. F.

Classe spéciale de sténodactylographie pour jeunes filles. (Age d'admission : 16 ans.) — Diplôme.

L'Ecole délivre un **Certificat d'études** à la fin de la 2e année, un **Diplôme d'études commerciales** à la fin de la 4e et un **Certificat de Maturité commerciale** à la fin de la 5e. 10310

Programmes, prospectus, listes de pensions, etc., sont envoyés gratuitement sur simple demande adressée à la **Direction** de l'Ecole.

MAIER & KOCHER
TAILLEURS

VÊTEMENTS-PARDESSUS-CHEMISERIE
CONFECTION ET MESURE

AU COMPTANT, 10% ESCOMPTE AUX MEMBRES S. P. V.
sauf sur les chemises dont les prix sont nets.
TOUS NOS PRIX SONT MARQUÉS EN CHIFFRES CONNUS

7, RUE DU PONT LAUSANNE

LA SOCIÉTÉ DE
BANQUE SUISSE
LAUSANNE

Capital et Réserves : Fr. 182.000.000

REÇOIT DES FONDS SUR
LIVRETS DE DÉPOTS au taux de 4%